

CHAPITRE V

Cinquième période, 1808-1812**La guerre patriotique contre la tyrannie***1. Le grand-duché de Varsovie, Czartoryski, Poniatowski et l'hégémonie française*

On est frappé, voire consterné par l'absence prolongée de Kosciuszko de la scène polonaise, car le sort de sa patrie ne pouvait le laisser indifférent. Après son départ fin 1796 pour l'Amérique, où Thomas Jefferson lui rendit les honneurs dus à un ancien combattant de la guerre d'indépendance, Kosciuszko se décida à regagner la France, qui lui réserverait un accueil républicain. Il se fixa à Paris, puis chez ses amis suisses les Zeltner à Berville, fit rendre au tsar les douze mille roubles qui lui avaient été remis lors de sa libération, puis rédigea en 1800 un beau texte avec son secrétaire Józef Pawlikowski: *Les Polonais peuvent-ils arracher l'indépendance?* Ce plébéien, éduqué dans une école publique, avait publié anonymement, en 1788, un essai, *Des serfs polonais*, où il revendiquait pour les paysans la liberté individuelle, le droit à l'héritage d'un lopin et le passage à la redevance, idées qu'il précisait encore en 1790 dans ses *Pensées politiques pour la Pologne*. Mais Kosciuszko s'abstint dorénavant de toute action et cet effacement volontaire devait durer douze ans¹.

Le flambeau était désormais entre les mains de deux personnalités de marque, le prince Adam Czartoryski et le prince Józef Poniatowski, tous deux alliés au dernier roi Stanislaw August. Le premier, ardent défenseur en Russie de la cause polonaise, devenu l'ami et le proche conseiller de l'empereur Alexandre, adoptait une approche diplomatique². Il présentait au tsar en 1803 un projet de reconstruction de l'Europe selon deux principes: le libéralisme et le droit des nationalités à disposer d'elles-mêmes. Promu ministre des affaires étrangères de Russie l'année suivante, Czartoryski projetait, afin de faire sortir sa patrie de l'impasse où elle croupissait depuis le dernier partage, la création d'une vaste fédération des pays slaves sous l'hégémonie russe. Néanmoins, soucieux du principe d'autodétermination et attentif aux revendications des anciens combattants de l'insurrection de Kosciuszko, il envisageait un retour à la Constitution

¹ Henri de MONTFORT, *Le drame de la Pologne, Kosciuszko, 1746-1817*, Paris, La Colombe, 1945, p. 261, 281, 296-297; Daniel BEAUVOIS, *La Pologne, histoire, société, culture*, Paris, La Martinière, 2004, p. 204-205.

² *Mémoire sur le système politique que doit tenir la Russie* (1803): voir Marian KUKIEL, *Czartoryski and European Unity, 1770-1861*, Princeton, Princeton University Press, 1955, p. 3.

polonaise du 3 mai 1791, repère important pour Czartoryski, qui ne cessera jamais de s'en réclamer, lors de son long exil parisien, quand il réunira autour de lui les réfugiés polonais modérés dans le « parti du 3 mai »³.

Józef Poniatowski, en revanche, renouait avec sa vocation militaire, plus prometteuse à ses yeux. Tout, chez ce soldat de carrière, prête à équivoque. Ancien colonel de l'armée autrichienne, fils d'un feld-maréchal autrichien, officier jusque là plutôt mondain, il avait été promu major-général en 1789 par son oncle le roi de Pologne puis chargé de la lutte contre les Russes. En 1792, face à l'invasion russe en Ukraine, il prend la tête d'une armée qui reflète les divisions de la société polonaise: les soldats ne veulent pas se faire tuer pour les seigneurs, dont certains sont russophiles ; le roi finit par se rallier à ces derniers et provoque ainsi la démission indignée de Poniatowski, qui est contraint de se retirer à l'étranger, à Vienne. Après le second partage de la Pologne, devenu indésirable en Autriche, il se fixe à Bruxelles, où lui parvient la nouvelle de l'insurrection de Kosciusko. Il rentre aussitôt en Pologne où les insurgés l'accueillent avec circonspection, voyant en lui le neveu d'un roi qui a trahi son pays et un aristocrate. Après la mort de son oncle, en 1798, il retourne à Varsovie, devenue province prussienne, et y mène pendant quelques années une existence fastueuse. Durant toute cette période, ses sympathies ne se portent guère du côté de Bonaparte. Il hésite entre sa loyauté envers ses cousins germaniques et un rapprochement avec la France, préconisé par ses anciens frères d'armes Dombrowski et Wybicki, dont les légions trouvèrent en Bonaparte un promoteur de 1797 à 1801. Poniatowski s'entoure au contraire d'émigrés et s'empresse auprès du comte de Provence lorsque le roi de Prusse autorise ce dernier à se fixer dans l'ancienne capitale polonaise. Il est nommé gouverneur de Varsovie par Frédéric-Guillaume III et chargé de défendre la ville contre l'envahisseur français. Il organise alors et arme une milice patriotique qui ne se signale pas par sa combativité.

Mais l'armée française entrait en territoire polonais et Murat prenait Varsovie aux Prussiens le 28 novembre 1806. Poniatowski se présentait alors à Murat la poitrine couverte de décorations prussiennes. Il réussit à obtenir le commandement en chef des forces armées polonaises. Les résultats médiocres qu'il y obtient dans la levée des quarante mille hommes exigés par la France sont près de lui coûter sa charge, d'autant que, devant l'incertitude de la situation militaire, il se laisse courtiser par les partis russophile et germanophile.

C'est alors que l'empereur Napoléon sommait les patriotes polonais aux armes contre la Russie et contre la Prusse: « Je verrai, dit-il, si les Polonais sont dignes d'être un peuple; je marche sur Poznan: c'est là que je me ferai une première idée de leur valeur »⁴.

³ *Ibid.*, p. 13 et 209.

⁴ BEAUVOIS, *op. cit.*, p. 206.

Déclaration ambiguë, interprétée comme une promesse d'indépendance par les plus optimistes, et quand l'armée française prit Poznan, trois mille soldats polonais de l'armée prussienne rallièrent Napoléon. Et Poniatowski, ébloui par les succès militaires de l'empereur et convaincu que c'était la seule chance pour la Pologne de retrouver son indépendance et son territoire, décidait de faire de même. Tandis que Kosciuszko, réfugié à Paris, craignait une foi aussi aveugle, se méfiait de Napoléon et de ses « promesses » : ses rêves patriotiques déçus, il refusait de rentrer en Pologne pour prendre la tête du vaste mouvement que l'empereur aurait souhaité lui confier. Les hommes les plus honnêtes de l'ancien régime, écrit Adam Mickiewicz, tels que Kosciuszko, mais aussi Wybicki et Lubomirski, demandaient à Napoléon des garanties et des gages, « une promesse formelle du rétablissement de la Pologne ». Mais le pays tient à Napoléon, et Poniatowski « devine d'instinct » les tendances nationales fidèles à l'Empereur : « Il est resté le héros chéri de la nation polonaise »⁵.

Or, les accords de Tilsit en juillet 1807 établissaient un nouvel État, non pas l'ancien royaume de Pologne, mais un tronçon artificiel, le « Grand-Duché de Varsovie », confié au roi de Saxe, Frédéric-Auguste, qui résidait à Dresde, conformément à la constitution avortée du 3 mai 1791. En outre, la Saxe était membre de la Confédération du Rhin, et donc protectorat de Napoléon. Avec la formation du gouvernement provisoire du Grand-Duché, Poniatowski devenait ministre de la Guerre et généralissime. Une force de trente mille combattants fut levée par Dombrowski et en 1807 les unités polonaises libéraient les provinces sous tutelle prussienne, mais placées désormais sous commandement français⁶.

En effet, les Français, qui occupaient ce territoire de près de trois millions d'habitants, y demeuraient maîtres *de facto*, le maréchal Davout assumant le commandement suprême des forces polonaises. Une constitution fut élaborée : la diète et le sénat étaient investis de pouvoirs modestes, le roi ayant entre ses mains le pouvoir exécutif. Si le servage était aboli par décret royal le 21 décembre 1807, et la liberté et l'égalité devant la loi solennellement proclamées, la noblesse, composée de propriétaires fonciers (soit 5 % de la population), était privilégiée, continuant à imposer aux paysans (50 % de la population) la corvée comme mode de faire-valoir. Mais la notion selon laquelle les serfs polonais auraient été réellement affranchis par Napoléon, fait partie du mythe de ce dernier, propagé, entre autres, par Adam Mickiewicz⁷. Malgré le renforcement des privilèges seigneuriaux, le régime censitaire comportait néanmoins 100 000 électeurs (autant que la France sous la Charte en 1815). Préfiguration d'une Pologne indépendante sur le modèle français, « cette petite Pologne reconstituée en duché », selon le mot de Mickiewicz, fut divisée en six départements, préfets et sous-

⁵ Adam MICKIEWICZ, *Les Slaves*, 67^e leçon, p. 152-153.

⁶ Voir l'excellent résumé de Monika SENKOWSKA-GLUCK, art. "Pologne", *Dictionnaire Napoléon*, p. 1343-1347.

⁷ Note de l'auteur au chant XII, *Pan Tadeusz*, p. 432.

préfets furent nommés, et le Code civil français introduit en 1808. On s'acheminait, grâce à Napoléon, vers l'ébauche d'un État de droit, mais sous tutelle française.

La France de Napoléon « libérait » le duché de Varsovie pour en faire un allié imprégné de principes « républicains » dans la nouvelle guerre qui se préparait. L'armée polonaise, dont les effectifs passaient de trente mille à cent mille hommes à la veille de la campagne de Russie, devenait une école de démocratie, dont le prestige reflétait déjà l'indépendance nationale, encore à conquérir. Ses régiments, passés à la solde de la France dans la guerre d'Espagne, payèrent un lourd tribut de sang à Napoléon. Mais lorsque l'Autriche envahit le grand-duché en avril 1809, le patriotisme polonais s'enflamme, sous l'impulsion de Poniatowski, qui prend la tête du rassemblement, défend vainement Varsovie qu'il est forcé d'abandonner, mais entre en Galicie qu'il libère, et s'empare de Cracovie, récupérant ainsi les territoires occupés par les Habsbourg lors du troisième partage. Après la bataille de Wagram et la fin des hostilités, la paix de Schönbrunn du 12 juillet — 14 octobre 1809 restitue la Galicie occidentale à Varsovie, apportant au grand-duché les villes de Cracovie et de Lublin et quatre nouveaux départements, et faisant passer sa population à 4 300 000 d'habitants⁸. « Le traître d'hier », écrit Daniel Beauvois, était devenu le grand triomphateur. L'apport de Poniatowski était en effet remarquable: il restituait aux magnats polonais leurs *latifundia* perdus et laissait entrevoir le remembrement de l'ancien royaume de Pologne. Partout, il fut fêté comme un roi, et couvert de médailles, d'argent et de terres par Napoléon. Le « prince Józef » entraït vivant dans la légende⁹.

Poniatowski avait enfin trouvé sa vocation : il était devenu en quelque sorte le bras droit de l'Empereur. Et celui-ci proposait de faire du 5^e corps d'armée polonais le fer de lance du dispositif qui marcherait contre la Russie. Mais le duché était pris en tenailles, demeurait l'enjeu des rapports de force entre deux grands empires, confronté désormais à une alternative peu enviable: être une Pologne tronquée sous protection française, promise à une indépendance toute relative, ou bien, si la Russie l'emportait, une Pologne soi-disant autonome sous la férule du tsar. La perspective lointaine d'un État de droit était éclipsée, d'un côté comme de l'autre, par l'ombre menaçante du despotisme.

⁸ SENKOWSKA-GLUCK, art. cité, p. 1346.

⁹ BEAUVOIS, *op. cit.*, p. 211

Le prince Józef Antoni Poniatowski, 1763-1813, jeune homme,
peinture anonyme



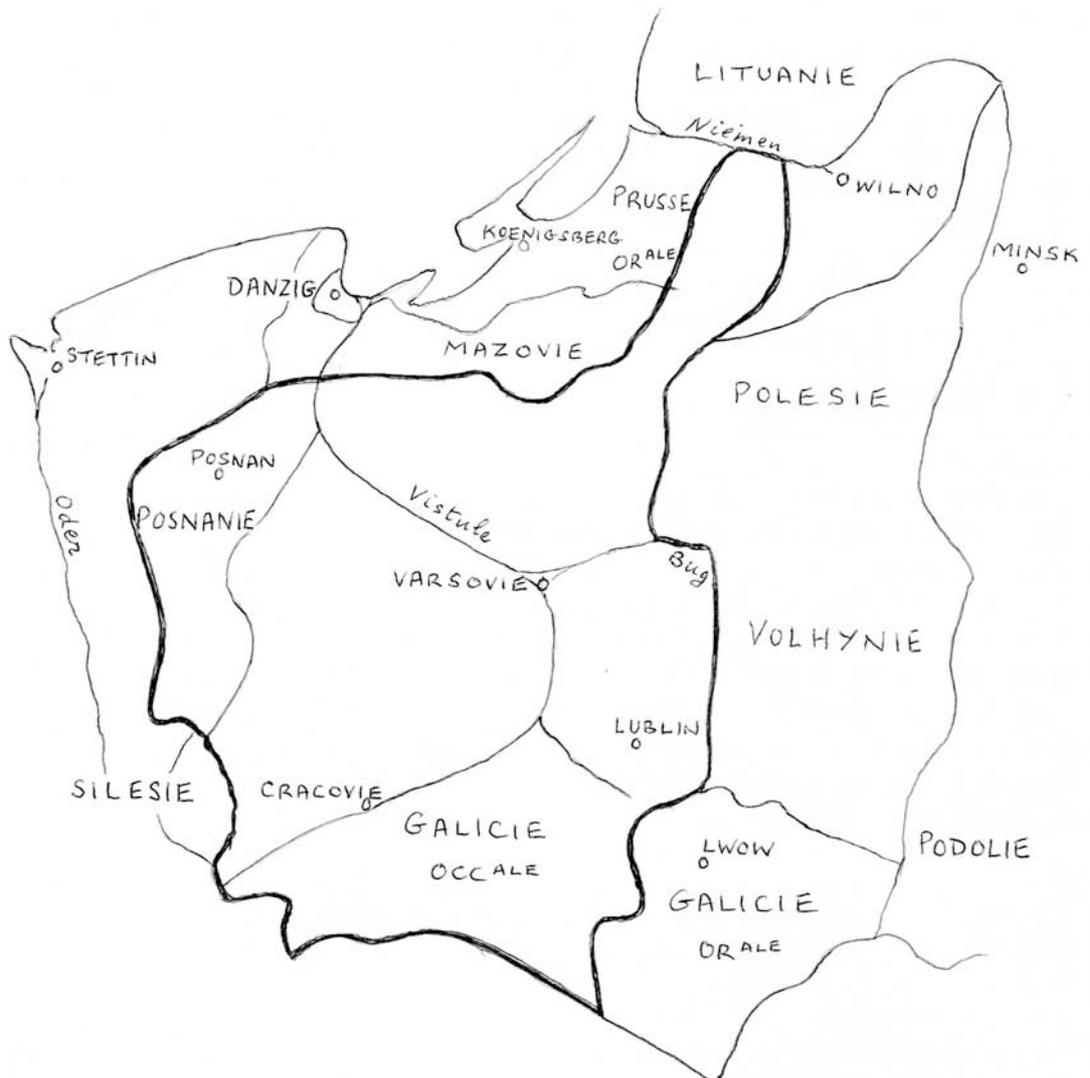
PRINCE JOSEPH PONIATOWSKI

Le prince Józef Antoni Poniatowski, 1763-1813, commandant en chef des forces polonaises, vers 1810, portrait anonyme



JOSEPH PONIATOWSKI

Provinces polonaises et grand-duché de Varsovie en 1812



PROVINCES POLONAISES ET GRAND-DUCHÉ
DE VARSOVIE (en trait gras), 1807-1815

2. *L'écroulement de l'alliance franco-russe; Speranski, suppôt de Napoléon; Stroganov, homme d'action et patriote*

La réconciliation entre Napoléon et Alexandre, fruit amer de la défaite et de durée incertaine, reposait sur une déclaration d'amitié fragile, basé sur un rapport de force inégal, la soumission et l'humiliation. La paix de Tilsit comportait pour le tsar des inconvénients majeurs. D'une part, sur le plan économique, le commerce russe s'effondra, le rouble fut entraîné dans cette chute, la contrebande devint la règle, et loin d'appliquer le blocus continental, la Russie ne fit rien pour porter tort à l'Angleterre: on s'acheminait de nouveau inexorablement vers la mésentente¹⁰. D'autre part, à l'intérieur, l'empereur Alexandre était discrédité aux yeux de la société pétersbourgeoise et de ses plus proches collaborateurs, Stroganov, Czartoryski, Koutchoubeï et Novossiltsev. Enfin, son nouvel homme de confiance, Michel Speranski, admirateur inconditionnel de Napoléon, devenait le maître-d'œuvre d'un programme de réforme à « l'occidentale », mais calqué non plus sur l'héritage de la Révolution française, dont s'était inspiré le comité secret du début de son règne, mais sur le nouveau régime monarchique mis en place en France au cours du Consulat et de l'Empire. Speranski voyait en l'Empereur des Français non point le conquérant militaire, mais l'auteur du Code civil, l'organisateur d'une administration centralisée sans rivale, encadrée par les préfets et les sous-préfets, d'un système de récompenses et d'honneurs fondé sur le mérite, le créateur, enfin, d'une noblesse d'Empire entièrement dévouée au prince¹¹.

Son projet de réformes législatives, économiques et financières, destiné à réconcilier le peuple russe avec son souverain, reflétait donc les caractéristiques du modèle français, le pouvoir suprême étant d'essence autocratique; création d'une haute assemblée, le Conseil d'Empire, composé de trente-cinq membres nommés par le tsar; élection d'une chambre législative, la Douma d'Empire, où siègeraient des représentants de la noblesse et des classes moyennes, organe de la volonté populaire; transformation du Sénat en haute cour de justice¹². La noblesse seule détiendrait tous les droits de la personne, y compris les droits politiques, à condition que ses membres soient propriétaires fonciers; elle conservait la possibilité d'acquérir des « terres habitées ». Quant aux paysans, s'ils obtenaient des « droits civils communs », ils étaient encore désignés sous le terme de *serfs*. Les traits essentiels de la société russe, autocratie, régime seigneurial et servage, certes adoucis, étaient confirmés dans ce programme ostensiblement libéral, mais à maints égards conservateur¹³.

¹⁰ Thierry LENTZ, *Nouvelle histoire du Premier Empire*, III, *La France et l'Europe de Napoléon, 1804-1814*, Paris, Fayard, 2007, p. 703.

¹¹ Marie-Pierre REY, *Alexandre I^{er}*, Paris, Flammarion, 2009, p. 244-274.

¹² Henri TROYAT, *Alexandre I^{er}*, p. 179-180.

¹³ *Ibid.*, p. 181-182; REY, projets de 1808 et 1809, *op. cit.*, p. 276-285.

Mais ses critiques, nombreux, le virent d'un mauvais œil. Les mesures d'urgence proposées par Speranski pour sauver l'État de la faillite, notamment l'augmentation des impôts, provoquèrent une levée de boucliers. L'idée d'une douma composée de députés élus, susceptibles de contester les décisions du pouvoir, paraissait à ses adversaires une utopie révolutionnaire digne des jacobins. L'élaboration d'un code des lois ou code civil, comme l'avait réclamé Radichtchev, calqué sur le Code Napoléon, leur paraissait un sacrilège. La réforme timide du statut des paysans ressemblait à une tentative d'abolition du servage, fondement ancestral de la société russe.

Alexandre répugnait encore à la notion d'un régime constitutionnel pour la Russie, il n'avait toujours pas surmonté ses scrupules du temps où Stroganov et ses amis lui en vantaient la nécessité. Il ne put résister au complot qui se forma à la Cour pour renverser son secrétaire d'empire, d'autant que Speranski était ouvertement dénoncé comme ami de la France, vassal de Napoléon et traître à la patrie.

Lorsqu'on apprit les nouvelles conquêtes militaires de Napoléon en Europe, contre l'Autriche (la bataille de Wagram du 5-6 juillet 1809, à elle seule, fit plus de 80 000 victimes), contre la Prusse inféodalisée, ainsi que son mépris des termes de la paix de Tilsit, qui annonçait la fin proche de l'alliance franco-russe, Alexandre n'hésita plus à sacrifier son conseiller. Le renvoi de Speranski le 17 mars 1812, son exil à Nijni-Novgorod, puis à Perm, répondaient à la nécessité de trouver un bouc émissaire et d'assouvir la haine ressentie par le pays tout entier contre l'ennemi français¹⁴. Sa disgrâce fut saluée comme une victoire sur Napoléon: « l'être infernal qui fait le fléau du genre humain devient de jour en jour plus détestable »¹⁵. L'occupation de l'Allemagne septentrionale (Prusse et Poméranie suédoise) et celle du duché d'Oldenbourg sont considérées par le tsar comme une infraction intolérable au traité de Tilsit "par une puissance qui vise à des agrandissements continuels". Napoléon rétorque que l'Oldenbourg n'est qu'un prétexte à la Russie pour s'emparer de la Pologne. On s'achemine progressivement vers la confrontation.

Paul Stroganov était rentré à Pétersbourg après la signature du traité de Tilsit. Avec son père, il était gagné au parti anglais, auquel se ralliaient tous ceux qui n'avaient pas digéré l'ignominie du rapprochement avec Napoléon. Il décida de poursuivre sa carrière militaire et se réfugia dans l'action. Au début de l'année 1808, il était nommé au commandement d'un régiment de grenadiers de la garde impériale, participa à la guerre de Suède, sous les ordres du prince géorgien Bagration, s'empara des îles d'Aland, de Kumlonjen et de Signalskere. En février 1809, il commandait une colonne à l'avant-garde sous Koulniev, avec lequel il enveloppa l'arrière-garde suédoise en retraite à Lemland. Les troupes attendaient sur des blocs de glace l'ordre de pénétrer droit sur

¹⁴ REY, *op. cit.*, p. 300-301.

¹⁵ Lettre d'Alexandre à sa sœur la grande-duchesse Catherine, 24 décembre 1811, TROYAT, *op. cit.*, p. 192.

Stockholm, quand la paix intervint. La Suède de Bernadotte devait bientôt devenir l'alliée passive de la Russie dans le grand combat européen qui s'annonçait¹⁶.

Stroganov participa ensuite, de 1809 à 1810, à la guerre contre la Turquie. Il y suivit le prince Bagration et y rejoignit cette fois-ci la cavalerie du général Platov, avec qui il avait subi son baptême du feu avant Friedland. Au siège de la forteresse de Silistrie, il attaqua à la tête des cosaques les forces du Grand Vizir, fit cent prisonniers y compris un pacha, puis se signala à Rassévat et à la bataille de Tataritsa. En juin-juillet 1810, il fut de nouveau sous les murs de Silistrie à Choumla. Il reçut l'ordre de Sainte-Anne, puis la 2^e classe de Saint-Vladimir pour ses prouesses: « il s'est battu *con amore* », témoigna le baron Nicolay. Lorsque le prince Bagration fut remplacé aux armées du Danube et de Moldavie par le vieux maréchal Kamenski, avec qui Paul Stroganov se querella¹⁷, il décidait en septembre de quitter l'armée pour regagner Pétersbourg.

Un an plus tard, en septembre 1811, son père, le comte Alexandre Stroganov, s'éteignait à l'âge de 78 ans, peu après l'inauguration de la cathédrale N-D. de Kazan: il laissait à son fils une grande fortune mais aussi des dettes de plusieurs millions de roubles en raison de son train de vie fastueux et l'achat de nombreux objets d'art destinés à sa fameuse galerie de tableaux, dettes que Paul réussit à amortir grâce à une avance accordée par la Banque d'emprunt de l'Empire¹⁸.

Indirectement, les rapports de Paul Stroganov et de son ancien ami le tsar Alexandre étaient ainsi rétablis et renforcés, faveur princière et noblesse obligent. Le 15 septembre 1811, il était nommé aide-de-camp général de l'Empereur, et se préparait d'ores et déjà, quand l'heure sonnerait, à voler au secours de sa patrie en danger. Dès la fin de 1811, Napoléon décidait de renvoyer les « barbares du Nord » dans leurs steppes¹⁹.

¹⁶ NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *Le comte Paul Stroganov*, I, chap. v, p. 107-108; TROYAT, *op. cit.*, p. 195.

¹⁷ Michel Kamenski avait 72 ans: héros de la campagne de Finlande, il avait cependant refusé le commandement de l'armée en Prusse orientale en 1806/1807.

¹⁸ NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, I, p. 108-110, et III, p. 169-180; Catalogue de l'exposition *Les Stroganoff*, au Musée Carnavalet, 8 mars - 2 juin 2002, Paris-Musées, 2002, p. 146-170.

¹⁹ Thierry LENTZ, *op. cit.*, III, p. 705.

3. *La patrie en danger; Joseph de Maistre, conseiller d'Alexandre*

La Russie impériale, menacée d'invasion, se trouvait désormais dans une situation comparable à la France républicaine en 1793. Au début de 1812, Alexandre se rend à l'évidence: il va falloir rompre l'alliance contre nature avec Napoléon et se préparer de nouveau à la guerre. Il confie au général Araktchéiev, l'ancien « caporal de Gattchina » et successeur de Speranski, la tâche urgente de mobiliser le pays et d'organiser l'armée, veiller à l'intendance, au tissage de drap militaire, à l'entreposage des subsistances, et surtout à la fabrication de fusils et de canons. De Moldavie, de Finlande, de Sibérie, des troupes rejoignent des unités déjà concentrées sur la frontière occidentale, soit 175 000 hommes. Mobilisation intensive destinée à répondre à la menace que représente le rassemblement de forces considérables. « Vous savez, dit Napoléon à Kourakine, ambassadeur du tsar, que j'ai 800 000 hommes, que chaque année met à ma disposition 250 000 conscrits et que je puis, par conséquent, augmenter mon armée en trois ans de 750 000 hommes qui suffisent pour continuer la guerre en Espagne et vous la faire »²⁰. Armée hétéroclite que cette Grande Armée de conscrits et de volontaires qui envahira le territoire russe:

« Des 400 000 hommes qui passèrent la Vistule, précise le *Mémorial de Sainte-Hélène*, la moitié étaient Autrichiens, Prussiens, Saxons, Polonais, Bavares, Wurtembourgeois, Mecklembourgeois, Espagnols, Italiens, Napolitains. L'armée impériale, proprement dite, était pour un tiers composée de Hollandais, Belges, habitants du bord du Rhin, Piémontais, Suisses, Genevois, Toscans, Romains, habitants de la 32^e division militaire, Brême, Hambourg, etc.; elle comptait à peine 140 000 hommes parlant français »²¹.

Face à ces 400 000 hommes, les Russes opposent deux armées au nord: celle de Barclay de Tolly, qui compte 120 000 combattants, et celle de Bagration avec 48 000²². Il s'agit de régiments de ligne augmentée de recrues issues de levées sélectives parmi les « âmes serves »: les recrues étant rasées et affranchies du servage sans pour autant jouir d'une liberté civile. L'armée russe n'est pas la nation en armes, mais une coupe représentative de la société paysanne²³.

Dès le mois de mars 1812, la rupture est consommée. Les anciens alliés de la Russie, l'Autriche et la Prusse, subjugués par la France, sont pressentis afin d'opposer une résistance passive à l'envahisseur. La Suède ne bougera pas. A la mi-avril, Koutouzov signe avec l'empire ottoman le traité de Bucarest, qui met fin à une guerre

²⁰ TROYAT, *op. cit.*, p. 192-193.

²¹ Emmanuel de LAS CASES, *Mémorial de Sainte-Hélène*, éd. intégrale préparée par J. TULARD et J. SCHMITT, Paris, Seuil, 1968, 2 vol., II, p. 1381; cité par TOLSTOY, *War and Peace*, London, Vintage, 2007, III, partie 2, xxxviii, p. 817.

²² TROYAT, *op. cit.*, p. 202.

²³ Voir l'ouvrage de Dominic LIEVEN, *Russia against Napoleon: the Battle for Europe, 1807 to 1814*, Londres, Allen Lane, 2009.

longue et coûteuse. Si la Russie évacue la Moldavie et la Valachie, ce sacrifice territorial lui permet de disposer désormais de toutes les forces engagées dans ce secteur contre Napoléon.

De mars à juin 1812, l'empereur Alexandre bénéficie du concours d'un conseiller de marque, quelque peu inattendu, Joseph de Maistre. Cet apologiste du despotisme et de la monarchie absolue, défenseur du catholicisme, ennemi déclaré de Napoléon qui veut incarner l'héritage de la Révolution française, devient l'intime d'un tsar disciple du républicain Laharpe, ami de l'ancien jacobin Stroganov, autocrate libéral de toutes les Russies. Association *a priori* contre nature avec le réfutateur le plus radical de la souveraineté du peuple et des Lumières françaises. Mais Joseph de Maistre, humble ambassadeur à Saint-Pétersbourg de Victor-Emmanuel I^{er}, roi déchu, dépossédé de ses terres savoyardes (à part l'île de Sardaigne), se veut l'intime d'un souverain puissant qui jusqu'à présent a été l'allié principal de Napoléon avant de devenir son ennemi acharné. En outre, une réelle sympathie naît entre les deux hommes, nourrie par leurs liens maçonniques, et de Maistre exerce une influence sans proportion avec son rang diplomatique. Il a reçu nombre de faveurs de la part du tsar: son frère Xavier a été nommé chef de l'établissement scientifique de l'Amirauté, puis officier général à l'armée; son fils Rodolphe est officier au régiment des chevaliers-gardes, son équipement lui a été offert gracieusement: ils participeront à la campagne militaire contre la France. Surtout, de Maistre est un intellectuel de droite de grande envergure, ses œuvres, hormis les *Considérations sur la France* (Neuchâtel, 1797), sont toutes nées en Russie pour réfuter le projet politique libéral d'Alexandre, sont la réponse aux réformes constitutionnelles du comité secret, puis de Speranski, qui mettraient fin à l'autocratie russe²⁴.

Joseph de Maistre est donc à la fois le dénonciateur des « faux-semblants de l'égalitarisme démocratique » et l'apologiste réfléchi du pouvoir despotique, non d'un despotisme « oriental » où le souverain aurait un pouvoir de vie et de mort sur ses sujets, mais d'un « despotisme légal », encadré par l'Église et reposant sur les privilèges dévolus à une élite, une aristocratie qui exerce son choix aux élections et donne ainsi à l'autocratie russe sa légitimité. Le despotisme est légitime là où il est établi, il ne peut être renversé. Quand Alexandre reçoit de Maistre officiellement, écoute ses conseils, lit ses ouvrages sur la Russie, lui propose une carrière prestigieuse à ses côtés, on peut s'imaginer une conversion prochaine. Mais non! De Maistre reste fidèle à la maison de Savoie, et Alexandre fidèle à son éclectisme désarmant. Si le tsar autorise la création d'une université catholique à Polock, il prête l'oreille aux orthodoxes qui dénoncent le zèle des Jésuites en Russie, et favorise les efforts de la Société biblique, machine de

²⁴ Ainsi, son *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, 1809; ses *Soirées de Saint-Pétersbourg* constituent un « cours complet d'illuminisme » catholique visant à supplanter les influences protestantes; bientôt, en 1815-1816, *Du Pape* sera un plaidoyer pour une Eglise catholique universelle, quand l'Eglise orthodoxe russe s'aligne sur le déisme anglo-saxon.

guerre protestante contre Rome aux yeux de de Maistre. Lorsqu'en 1816, Alexandre signera l'oukaze qui ordonne l'expulsion des Jésuites et désavoue ainsi formellement son ancien conseiller, celui-ci quittera Saint-Pétersbourg. Enfin, revenu à Turin en 1819, de Maistre écrira sa *Lettre sur l'état du christianisme en Europe*, philippique d'une rare violence, dans laquelle il s'élève avec une ironie corrosive contre celui qui l'a si souvent lu et si peu suivi: « le plus redoutable ennemi du christianisme dans ce moment, c'est le très bon, le très humain, le très chrétien, le très pieux empereur de la Russie »²⁵.

La présence de Joseph de Maistre auprès de l'empereur Alexandre I^{er} au printemps de 1812 revête une importance ponctuelle, mais révélatrice, de l'état d'esprit qui prévaut à ce moment précis de la mobilisation contre la tyrannie de Napoléon. Loin de se laisser séduire par le charme d'un « despotisme légal », le tsar tient ferme. Il ne renoncera pas, ni à sa vocation d'incarner le peuple, ni à sa conception de la liberté républicaine, comme nous aurons l'occasion de le démontrer plus loin. La défense de la patrie en danger, soit un appel aux armes selon la même rhétorique que celle de la *Marseillaise*, et qui saura galvaniser le peuple russe dans son ensemble, en fournit l'exemple tangible.

Paul Stroganov sera parmi les premiers à obéir au roulement des tambours. Dès le printemps, il est nommé général-major au commandement d'une division du troisième corps d'infanterie du général-lieutenant Pavel Toutchkov²⁶. Cette division comporte six régiments: celui des grenadiers de la garde impériale, qu'il commandait déjà en 1808, le régiment du comte Araktchéiev, le Pavlovski, les régiments d'Iékatérinoslav, de Saint-Pétersbourg et de Tauride. Son cousin Nikolaï Novossiltsev ne tarde pas à se porter volontaire à son tour à la division Stroganov. Nous retrouverons sous peu le troisième corps sur la vieille route de Smolensk à Moscou, à la veille de la bataille de Borodino.

²⁵ Cité par Jean-Louis DARCEL, dans Joseph de Maistre, *Œuvres*, avec une chronologie de Pierre GLAUDES, Paris, Robert Laffont, 2007, p. 1114-1128, 1157-1158, 1310.

²⁶ Les trois frères Toutchkov se signaleront pendant la guerre patriotique: le plus jeune, Alexandre Alexéevitch sera tué à Borodino.

4. Koutouzov général en chef et la stratégie de la dérobade

Napoléon franchit le Niémen le 24 juin 1812²⁷. Les escadrons polonais le suivent de près. « Le Roi de Westphalie,

Jérôme, cheminant près du Prince Joseph

Sur la route longeant Soplicowo; ces chefs,

De Slonim à Grodno, terminaient la conquête

Du pays par-delà le Niémen »²⁸.

Alexandre apprend la nouvelle lors d'un bal donné par le général Benningsen dans sa propriété des environs de Pétersbourg. Déjà se dessine chez l'empereur russe et dans son entourage la stratégie qui mettra à l'épreuve l'envahisseur et sa Grande Armée. S'adressant à son « frère » Napoléon, le tsar évoque l'inutilité de verser le sang de leurs peuples pour un malentendu, un accommodement reste encore possible, mais dans le cas contraire, il sera obligé de ne plus voir en lui qu'un ennemi que rien n'a provoqué de sa part: « Il dépend de Votre Majesté d'éviter à l'humanité les calamités d'une nouvelle guerre; je suis de Votre Majesté, le bon frère – Alexandre ».²⁹

Napoléon, qui reçoit cette dépêche à Vilna, le chef-lieu lituanien où il vient d'installer son état-major, a-t-il sérieusement réfléchi à la nécessité « d'éviter à l'humanité les calamités d'une nouvelle guerre », au risque de verser le sang de leurs peuples inutilement? Tout nous autorise à en douter: Napoléon se laisse entraîner dans l'engrenage de la conquête, il cherche l'affrontement. La campagne de Russie, au dire de ses nombreux historiens, unanimes en la matière, aurait abouti au désastre que l'on sait parce que la Grande Armée a été vaincue non par les Russes, mais par la Russie, à savoir son climat impossible et son immensité³⁰. Or, la stratégie défensive adoptée par le tsar Alexandre, avant même le franchissement du Niémen par les forces françaises, tient compte des atouts évidents qui sont les siens: « notre climat, notre hiver feront la guerre pour nous ». Plus les Français s'éloignent de leurs bases de ravitaillement, plus ils auront à éprouver de longues privations: « j'ai pour moi l'espace et le temps ». Bien qu'il soit probable que Napoléon « nous battra si nous acceptons le combat, [...] je ne tirerai pas le premier l'épée. [...] Je n'attaque pas, mais je ne poserai pas les armes tant qu'il y aura un soldat étranger en Russie »³¹. Et en vérité, à la fin de la campagne d'hiver, le peuple russe « disait que deux généraux envoyés par Dieu, son excellence le

²⁷ Nous suivons le calendrier grégorien, qui a douze jours d'avance sur le vieux calendrier russe ou julien (voir Marie-Pierre REY, *op. cit.*, p. 7).

²⁸ Adam MICKIEWICZ, *Pan Tadeusz*, chant 11e, p. 359-360.

²⁹ TROYAT, *op. cit.*, p. 199.

³⁰ Ainsi le dernier en date: Jean-Claude DAMAMME, *Les Aigles en hiver - Russie 1812*, Paris, Plon, 2009, 828 p.

³¹ *Mémoires* du général CAULAINCOURT et *Souvenirs* du général NARBONNE, cités par TROYAT, *op. cit.*, p. 196-197.

général *la faim* et son excellence le général *le froid* avaient détruit les Français ». Et le tsar rendit grâce à Dieu³².

Ces considérations pèsent lourd dans le choix du général en chef, enfin déterminé le 5 août par un conseil spécial auquel participent Kotchoubeï et Araktchéïev. La nomination de Koutouzov comme généralissime unique est un choix pondéré: si Alexandre éprouve des réserves envers celui qu'il a rendu responsable de la défaite d'Austerlitz, la stratégie défensive qu'il vient d'arrêter, associée aux qualités déjà légendaires du soldat-diplomate³³, militent en sa faveur. Il sait surtout que Koutouzov évitera le combat inutile. Et quand il lui remet les pleins pouvoirs le 8 août, c'est à la seule condition qu'il n'entre jamais en négociation avec l'ennemi³⁴. Madame de Staël, qui vient d'entrer en Russie le 14 juillet, en route pour la Suède³⁵, a raison de voir en lui le champion de la résistance à l'envahisseur. Déjà éblouie par l'impétuosité du général Miloradovitch (« un vrai Russe ») qu'elle rencontre à Kiev, elle est également séduite et émue par le caractère « tartare » du futur maréchal Koutouzov: en le quittant, « je ne savais si j'embrassais un vainqueur ou un martyr ». Vainqueur et martyr, Koutouzov sera les deux à la fois, ou peut-être ni l'un, ni l'autre: au fond, c'est un pacificateur, comme Carnot³⁶.

Au niveau des états-majors, on distingue deux types de patriotisme russe, tous deux cruciaux pour la survie de l'empire, mais à peine compatibles. D'une part, à l'image de Barclay de Tolly, Allemand balte d'origine, un dévouement inconditionnel à l'empereur, à la dynastie des Romanov et à l'État impérial, centré sur Saint-Pétersbourg. De l'autre, un patriotisme à l'image de Mikhaïl Koutouzov, ethniquement Russe, s'identifiant au peuple russe et à l'Église orthodoxe, centré sur Moscou. Au moment où Napoléon menaçait le cœur même de la Russie, Alexandre s'est senti obligé de relever le très compétent Barclay de ses fonctions de général-en-chef et de le remplacer par le vieux Koutouzov. L'Allemand Barclay n'aurait jamais pu relever le défi d'abandonner Moscou, l'ancienne capitale de l'empire. Et après le massacre de Borodino, Koutouzov s'est rendu compte que l'armée russe, décimée, ne pourrait plus livrer une grande bataille, et qu'il lui fallait choisir entre la perte de Moscou et la perte de son armée. Il préféra assurer la survie de celle-ci³⁷.

³² Adam MICKIEWICZ, *Les Slaves*, 67^e leçon, p. 156.

³³ Vainqueur dans la guerre contre les Turcs de 1787 à 1792, ambassadeur à Constantinople, puis gouverneur de la Finlande, Koutouzov commanda les forces russes contre la Turquie de 1806 à 1812 et fut l'artisan du traité de Bucarest.

³⁴ TROYAT, *op. cit.*, p. 207.

³⁵ Jean-Luc CHAPPEY et Bernard GAINOT, « Itinéraire européen de Mme de Staël entre 1803 et 1813 », dans *Atlas de l'empire napoléonien (1799-1815): Ambitions et limites d'une nouvelle civilisation européenne*, Paris, Autrement, 2008, p. 71.

³⁶ « Dix années d'exil », dans *Œuvres complètes* de Madame la Baronne DE STAËL, XV, p. 259 et 348.

³⁷ Geoffrey HOSKING, comte rendu du livre de Dominic LIEVEN, *Russia against Napoleon*, dans *London Review of Books*, Vol. 31, n° 23, 3 décembre 2009, p. 16.

Au moment où Koutouzov assume son commandement, Napoléon cherche à provoquer les généraux Barclay de Tolly et Bagration à l'ouest de Smolensk. S'ils ne s'entendent guère, ceux-ci sont tenus néanmoins à respecter la stratégie de la dérobade fixée par l'empereur, d'autant plus que la Lituanie et la Ruthénie blanche orientale, récemment acquises, ne font pas partie intégrante de la « vieille Russie ». Après les échecs de Vilna et de Vitebsk, Napoléon franchit le Dniepr afin d'arriver derrière l'armée de Barclay en retraite à Smolensk, cité russe. Il croit pouvoir ainsi engager une bataille générale, la place étant encerclée par ses forces. Le 17 août a lieu un simulacre de sortie russe, mais loin d'être la bataille « décisive » recherchée par Napoléon, Bagration prend la route de Moscou, tandis que Barclay à son tour se retire la nuit, après avoir mis le feu à la ville; et que Raevsky, commandant le septième corps russe, assure les arrières contre l'assaut des Français, qui pénètrent enfin dans une place déserte et incendiée³⁸. La manœuvre et l'abandon de Smolensk reflètent la stratégie russe de non-confrontation qui sera magistralement appliquée par Koutouzov lors de la prise de Moscou et pendant toute la durée de la retraite française de l'hiver. Mais avant cela, une bataille générale aura bien lieu, qui loin d'être décisive, témoigne de l'esprit combatif des Russes et de leur volonté d'en venir aux mains avec l'envahisseur.

5. Le grand massacre de Borodino : Tolstoï et la « victoire morale » des Russes

Léon Tolstoï nous a laissé une narration très nuancée de la bataille de Borodino, plan détaillé à l'appui, où il fait le point des versions souvent contradictoires des deux adversaires. Il commence par un portrait de Koutouzov, nouvellement promu feld-maréchal, en train d'expliquer sa philosophie de la guerre:

« *Tout vient à point à celui qui sait attendre* », dit-il en français, avant d'évoquer sa récente campagne contre la Turquie: « Kamenski vous prenait d'assaut les forteresses avec trente mille hommes. Mais il est facile d'emporter une forteresse, difficile de gagner une campagne! Pour la gagner, inutile d'enlever les forteresses d'attaque - il faut avoir *la patience et le temps* [...] Moi, en ne me servant que de la patience et du temps, je me suis emparé de plus de forteresses que Kamenski et j'ai obligé les Turcs à manger de la viande de cheval! Et crois-moi, j'obligerai les Français, eux aussi, à manger de la viande de cheval! Il faudra cependant accepter la bataille? dit le prince André. Il le faudra si tous le désirent. Rien à faire... Mais crois-moi, mon ami, il n'est pas de guerriers plus forts que *la patience et le temps*... Ce sont la patience et le temps qui nous conduiront à la victoire »³⁹.

³⁸ TOLSTOY, *War and Peace*, p. 1260; J. GARNIER, *Dictionnaire Napoléon*, p. 1578.

³⁹ TOLSTOY, *War and Peace*, III, part 2, xvii, p. 744.

Paul Stroganov écrit le 2 septembre à sa femme Sophie du monastère de Kolodelski, à quelques verstes du village de Borodino: « Le prince Koutousoff est arrivé et je t'assure que sa venue a fait beaucoup de bien ». Et de Borodino, le 4: « Quelle gloire cela sera si nous nous tirons bien de la présente lutte! »⁴⁰. Mais pourquoi fallait-il engager cette lutte?

« Pourquoi, demande Tolstoï, fallait-il livrer la bataille de Borodino? Ni pour les Français, ni pour les Russes n'avait-elle le moindre sens. Le résultat le plus immédiat fut et devait être — pour les Russes que nous nous sommes rapprochés de la destruction de Moscou (que nous craignons par-dessus tout au monde); et pour les Français, qu'ils se sont rapprochés de la destruction de leur armée tout entière (ce qu'ils craignaient aussi par-dessus tout au monde). Ce résultat était parfaitement évident alors, et pourtant Napoléon et Koutousov ont accepté cette bataille ».

Napoléon, commandant de génie, aurait dû savoir qu'il courrait le risque de perdre un quart de son armée et qu'en s'avançant, il marchait à sa perte, tandis que Koutousov, intelligent et expérimenté, comprenait qu'en acceptant la bataille, et la perte d'un quart de son armée, il allait certainement perdre Moscou. Et Tolstoï de préciser les chiffres des combattants perdus sur ce champ de bataille: du côté russe, la moitié, 50 000 hommes dont 15 000 tués sur 100 000 engagés; et du côté français, un bon quart, 30 000 hommes sur 120 000. Soit un total de 80 000 victimes, morts et blessés⁴¹.

Sans doute Koutousov s'est-il résigné à livrer bataille parce que ses généraux, Benningsen son chef d'état-major et le prince Bagration notamment, n'acceptaient plus la reculade et estimaient le combat essentiel pour l'honneur de la Russie, et surtout parce que les soldats russes, venus défendre le sol de la patrie, le réclamaient ardemment. A Napoléon il manquait une vraie victoire « sous les murs de Moscou », qui justifierait la folle aventure de la campagne de Russie. Dans sa proclamation aux soldats, « courte et énergique », adressée aux vétérans d'Austerlitz et de Friedland, à la veille de cette nouvelle bataille, il dédie déjà à la mémoire de la postérité la plus reculée les exploits de ses guerriers: « Et que l'on dise de vous: il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou: de la Moskowa! »⁴². Ce nom de la Moskowa, d'après la petite rivière qui traverse le terrain, Napoléon le choisit de préférence à Borodino, pour bien marquer la gloire d'être parvenu jusqu'aux portes de la vieille capitale russe.

Le général Miloradovitch commande l'aile droite sous Borodino; Barclay de Tolly, Raevsky et Platov, le centre; Bagration les flèches de Séménovskoïe. Le

⁴⁰ NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *Le comte Paul Stroganov*, III, annexe xix, p. 146.

⁴¹ Alain PIGEARD estime les pertes françaises à 6 547 tués et 21 483 blessés, les pertes russes à "environ 45 000 tués et blessés": *Dictionnaire des batailles de Napoléon*, p. 578-586; selon Jacques GARNIER, les forces françaises engagées étaient de 130 000 hommes, dont 28 000 cavaliers, les russes de 135 000 hommes, dont 25 000 cavaliers: *Dictionnaire Napoléon*, p. 267-270.

⁴² Proclamation du 7 septembre 1812: Napoléon BONAPARTE, *Œuvres littéraires et écrits militaires*, prés. Jean TULARD, Paris, Introuvables, 2001, xxvii, p. 383; citée par TOLSTOY, *War and Peace*, III, part 2, xxvii, p. 780.

troisième corps du général Touthkov prend position sur le flanc gauche du dispositif russe, sur la vieille route de Smolensk, entre la grande redoute de Séménovskoïe et le village d'Outitsa (ou Oatitza). Paul Stroganov commande la division qui tiendra longtemps ce village. La foi orthodoxe aide à conforter moral et discipline du côté russe. Avant de livrer bataille, les fantassins s'inclinent devant l'icône de Smolensk qui représente la Mère de Dieu, placée face au bivouac du régiment Izmailovsky⁴³.

Depuis Oatitza, Stroganov dirigera plusieurs mouvements contre le cinquième corps de Poniatowski, et sera félicité pour sa « belle conduite »⁴⁴. Il affrontera les escadrons de cheval-légers polonais, qui ont inauguré, en Espagne et à Wagram, la tactique de la charge à la lance⁴⁵. Dans ce secteur, le rapport des forces adverses est à égalité. Lors des engagements, le général Touthkov sera mortellement blessé et Stroganov, déjà le plus ancien, promu au grade de général-lieutenant, prendra le commandement du troisième corps russe à sa place⁴⁶. Tolstoï souligne que du fait de l'abandon de la redoute de Shevardino, laissée aux mains des Français, les Russes occupaient une position *a priori* intenable, sur un terrain exposé et non-fortifié, avec des forces deux fois plus faibles que l'adversaire.

Toujours selon l'analyse de Tolstoï, cette bataille « échappe » à Napoléon, qui *paraît* commander, qui *paraît* influencer sur son déroulement, et si ses instructions sont ignorées ou restent sans effet, c'est que ses forces se heurtent, de manière réitérée, à un mur de résistance. Au lieu de prendre la fuite comme l'exige la logique militaire, sous l'assaut des troupes de Ney, Davout et Murat, sous le barrage de mitraille, malgré les cadavres qui s'amoncellent, les Russes tiennent bon, ils semblent indélogeables.

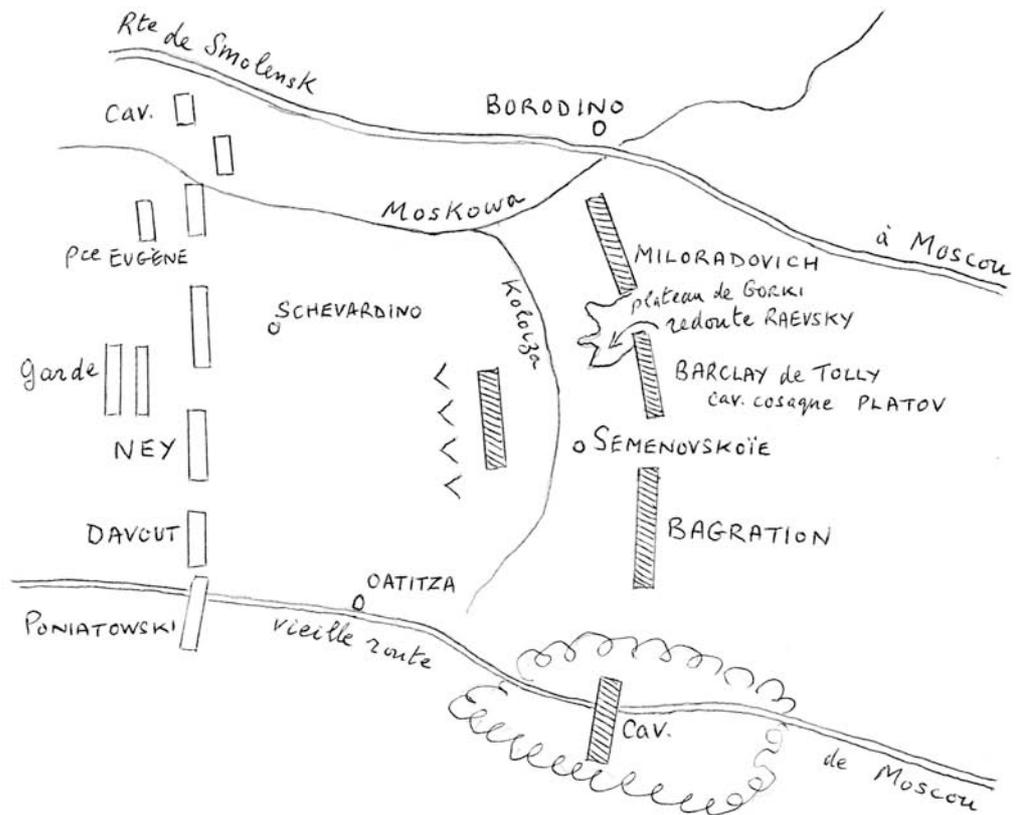
⁴³ HOSKING, comte rendu, p. 15.

⁴⁴ Plans de bataille: J. GARNIER, *op. cit.*, p. 269; TOLSTOY, *War and Peace*, III, part 2, xix, p. 757; NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, III, annexe xxi, p. 180; LIEVEN, "Borodino Battlefield", *op. cit.*, p. xxv.

⁴⁵ L'ancienne légion de la Vistule sera ainsi transformée par Napoléon en cheval-légers lanciers de la Garde impériale: Jean GARNIER, article « Lanciers », *Dictionnaire Napoléon*, p. 1025.

⁴⁶ LIEVEN, *op. cit.*, chap. 6, p. 201-202.

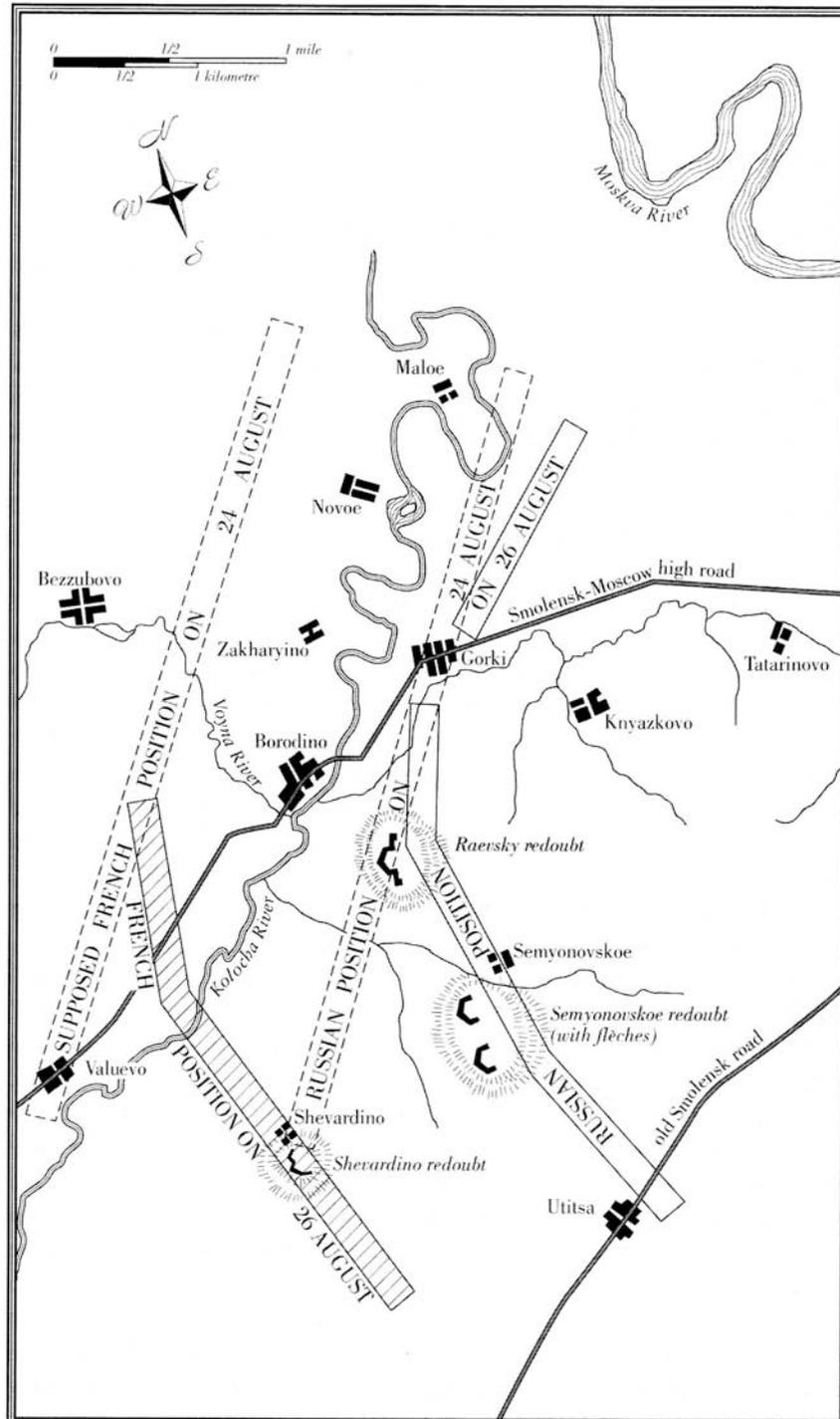
Bataille de Borodino, 7 septembre 1812



BATAILLE DE BORODINO (La Moskowa)

7 septembre 1812

Bataille de Borodino d'après Tolstoï (calendrier julien)



Pouchkine écrira en 1831:

« Sur notre large sein Hercule se brisa, nous abandonnant sa massue »⁴⁷.

Borodino, confirme Tolstoï, a été la première bataille que Napoléon « n'a pas gagnée »⁴⁸: il sait qu'elle est donc « presque perdue ». Les demandes répétées de Murat et de Ney pour l'envoi de renforts sont vaines, car il ne reste plus que la Garde: « A huit cents lieues de France, je ne ferai démolir ma garde », répond l'empereur⁴⁹. Et à Sainte Hélène, il avouera à Las Cases que la bataille de la Moskowa « était une de celles où l'on avait déployé le plus de mérite et obtenu le moins de résultats »⁵⁰.

Koutouzov, témoin du massacre qui se prolonge, sait que le dénouement d'une bataille ne dépend pas des instructions d'un chef, ni même du nombre de canons pris ou d'hommes tués, mais de cette force insaisissable qu'on appelle l'esprit de l'armée. On lui apprend que le prince Bagration, qui a dû supporter tout le poids de l'offensive française, vient d'être mortellement blessé à Séménovskoïe. A Barclay de Tolly, qui décide que la bataille est perdue et qui fait annoncer au général en chef le désarroi total de ses troupes, Koutouzov fait la sourde oreille. Mais à Raevsky, qui a subi le fer de lance de l'attaque à la redoute qui porte son nom, Koutouzov déclare: « Ah, le voilà mon héros! » Raevsky lui annonce que ses hommes à la redoute ont tenu bon et que les Français n'osent plus attaquer. « Vous ne pensez donc pas comme les autres que nous sommes obligés de nous retirer? – Au contraire, Votre Altesse, répond Raevsky, dans les affaires indécises, c'est toujours le plus opiniâtre qui reste victorieux! » Et Koutouzov, contre toute attente, donne l'ordre: « Nous attaquerons demain ». « Cet ordre, jaillissant du fond de l'âme du commandant en chef, se répercutait dans l'âme de tout homme russe. Les soldats, fatigués et hésitants, se consolèrent et reprirent courage »⁵¹.

L'historien-romancier, qui a tendance à diminuer les qualités des chefs militaires de part et d'autre, a certainement raison de souligner l'horreur du massacre continu, hommes et chevaux entassés, morts, moribonds ou mutilés, gisant dans des flaques de sang, après dix heures de combat acharné, que Napoléon contemple pensif lors de sa tournée d'inspection. Jamais ni lui, ni son état-major n'avaient vu une chose pareille, autant de tuerie en un espace aussi réduit. Il comptait le nombre de victimes russes et de victimes françaises, y compris une vingtaine de ses meilleurs généraux, se réjouissant que pour chaque Français il dénombrait cinq Russes, que si Koutouzov avait perdu la moitié de ses troupes, il n'avait perdu qu'un quart des siennes, et que sa Garde de vingt

⁴⁷ POUCHKINE, « L'Anniversaire de Borodino », *Œuvres poétiques*, I, p. 201-203.

⁴⁸ TOLSTOY, *op. cit.*, III, part 2, xxvii, p. 785.

⁴⁹ *Ibid.*, III, xxxiv, part 2, p. 805.

⁵⁰ *Mémorial de Saint-Hélène*, prés. Jean TULARD et Jean SCHMITT, 2 vol. Paris, Seuil, 1968, II, p. 1159.

⁵¹ *Ibid.*, III, xxxv, part 2, p. 807-808.

mille hommes demeurait intacte. Napoléon rédigea une lettre à Paris ce jour-là annonçant que « le champ de bataille a été superbe », en dépit ou en raison même des cinquante mille cadavres qui le jonchaient. Plus tard, dans le loisir de Sainte-Hélène, il dira: « De toutes mes batailles, la plus terrible a été celle que j'ai donnée devant Moscou; les Français se sont montrés dignes de remporter la victoire, et les Russes dignes de rester invincibles »⁵².

Dignes de remporter la victoire? Mais s'il était impossible pour Napoléon d'y envoyer sa Garde, c'était parce que chacun, général, officier ou simple soldat, se rendait compte que l'armée française avait atteint le point de non-retour, celui de « l'épuisement moral », face à un adversaire qui, ayant perdu la moitié de ses effectifs, tenait bon. Les Russes invincibles? Si *ne pas céder* équivaut à capturer des étendards à l'ennemi, ou à camper sur un terrain conquis, on peut sans doute parler, comme le fait Tolstoï, d'une « victoire morale » des Russes. A la fin de la bataille, la Grande Armée poursuivit son avance sur Moscou, et les Russes, deux fois plus affaiblis, reculèrent pour lui laisser le passage. Mais elle avait reçu une blessure mortelle, dont elle ne se relèverait pas. La conséquence directe de la bataille de Borodino fut la retraite de Moscou, le retour le long de la vieille route de Smolensk, la destruction d'un envahisseur fort de quatre à cinq cent mille hommes et la disparition du régime napoléonien⁵³.

⁵² Cité par DAMAMME, *Les Aigles en hiver*, p. 13; TOLSTOY, *op. cit.*, III, part 2, xxxv, p. 804, et xxxviii, p. 815-816.

⁵³ TOLSTOY, *War and Peace*, III, part 2, xxxix, p. 819-820.